RIFL (2015) RetSpe: 33-47
DOI 10.4396/2015RET04

L'épidictique: assise et pivot de l'édifice rhétorique

Loïc Nicolas
Université Libre de Bruxelles, Belgium
e-mail: loic.nicolas@ulb.ac.be

Abstract: The purpose of this paper is to rediscover, inspired by Chaim Perelman, the full rhetorical nature of the epideictic genre and to correct certain superficial and erroneous conceptions of it. Also, I intend to explore the close relationship between social strength and vulnerability in this genre, and to study the dialectic between concord and exercise of disagreement. I will show furthermore that the epidictic discourses can be considered both as the *basis* as well as the *center* of the whole rhetorical construct and of the democratic system in general. Finally, I will try to examine how an analysis in terms of *disorder* and *detour* can be fruitful for a better understanding of the epideictic genre.

Keywords: epideictic, democracy, Chaim Perelman, Martha Nussbaum, weakness, disagreement, freedom, disorder.

0. Introduction

Partir à la rencontre de l'épidictique, comme ce numéro de *RIFL* nous y invite, engage à questionner un genre dont nous avons, dans une large mesure, perdu la pratique. Un genre, dont nous n'avons plus l'expérience régulière, incarnée, authentique, qui jadis lui conférait de l'épaisseur et le rendait socialement pertinent aux yeux de tous. Un genre, donc, qui désormais nous semble impraticable faute d'être activement pratiqué; faute d'y avoir habitué notre corps et nos sens. Partant, le regard naïf et méprisant qu'on lui porte est à l'image du déclassement qu'il a subi dans notre vie quotidienne comme dans nos institutions politiques.

Conseiller, dénoncer, décider, plaider, défendre, accuser, juger: voilà qui nous paraît sérieux et, pour tout dire, *viril*. Avec les genres délibératif et judiciaire, genres *majeurs*, on voit au concret se construire et parfois se déliter notre vie en commun; se faire et se défaire nos lois; s'élaborer nos normes; se décider nos paix et nos guerres. À l'inverse, l'épidictique nous semble bien futile: une comédie de mœurs et de mots sans risques et sans importance. Genre des beaux discours, de l'attendu, du circonstanciel, du cérémonieux, du *féminin* (lequel fait pendant au *viril*), l'épidictique se livre d'emblée sur un mode léger et *mineur*. Tout y est joué d'avance – du moins, le croit-on. Depuis longtemps, cette opposition majeur *vs* mineur, «foudre» *vs* «fleurs[1]», s'est imposée

[1] Comme le souligne Marc FUMAROLI (1982: 179): «Dans la tradition rhétorique savante, la métaphore de la foudre rend visuelle la force et véhémence de l'éloquence virile, celle des "fleurs" représente à l'imagination la fertilité printanière et la douceur de l'éloquence élogieuse, qui penche toujours vers la féminité».

avec la force de l'évidence: d'un côté les genres argumentatifs (ceux qui comptent et méritent attention), de l'autre, l'épidictique, où, dit-on, il n'est nul besoin d'argumenter puisque l'accord de tous, sur ce qu'on loue ou blâme, d'ores et déjà, est acquis. Pour la tradition, l'affaire est close: la matière et le fond du discours épidictique n'étant pas sujets à caution, l'orateur peut (et, tout compte fait, doit) se centrer sur la seule forme. Dès lors, rappellent Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, tandis que les deux premiers genres, ceux où l'on argumente *vraiment*, «ont été annexés par la philosophie et la dialectique» (des disciplines jugées nobles), le troisième, affaibli et négligé, «a été englobé dans la prose littéraire» – là où l'esthétique et le plaisant font loi. C'est pourquoi au XIX[e] siècle, incapables de voir ni de saisir les effets profonds du genre par-delà l'enchaînement des figures habiles et des lieux communs, certains auteurs, comme le théologien et économiste anglais Richard Wathely (dans les célèbres *Elements of Rhetoric* qu'il fait paraître en 1828), pourront reprocher au Stagirite «d'avoir attribué trop d'importance à» l'épidictique – ce genre de second rang. Un genre censé n'avoir, de l'avis général, aucun «autre but que d'exciter l'admiration de l'orateur[2]»,comme le rappellent Perelman et Olbrechts-Tyteca pour s'y opposer (1952 [1950]: 14). C'est justement cette importance qui, aujourd'hui plus encore qu'hier, nous semble illégitime et démesurée.

Comprenons bien, par défaut de pratique sincère, l'épidictique s'est progressivement vu coupé de ses racines les plus profondes; de son rôle et de sa nature rhétoriques. Alors, bien sûr, il reste, çà et là, des traces plus ou moins résiduelles et visibles du genre en question: de la réunion familiale (baptême, mariage, enterrement) à la rentrée universitaire (avec son cortège de promus, de distingués, de diplômés), en passant par la très convenue séance de vœux (à la nation, à la municipalité, à l'entreprise), ou la non moins convenue remise de décoration (au *héros* du jour comme au travailleur méritant). En d'autres termes, on continue – y compris publiquement – à louer et parfois, quoique moins souvent, à blâmer. Pour autant, disons-le, ces moments (qui, depuis longtemps, ont perdu la grandeur oratoire qui les caractérisait durant l'Antiquité et à l'époque classique) sonnent faux et ne cessent d'inspirer la méfiance, mieux, la défiance. Laquelle se retrouve, par exemple, sous la plume acerbe du diplomate Louis-André Pichon, qui en 1814 décrit, à grand renfort de sarcasmes, l'état de la France sous Napoléon. Voici ce qu'il relève au sujet des «discours d'apparat»:

> La décadence des esprits vient de cet emploi de la parole à vide, de ces exercices auxquels ne rougissent point de se livrer des hommes adultes sur un thème donné; de ces compositions dont la boursouflure et des phrases d'autant plus ambitieuses qu'elles signifient moins, ou bien un papillotage continuel de traits d'esprit, font toute la substance, et qui tiennent sans cesse le lecteur dans le pays des romans. Le modèle de cette fausse éloquence est sûrement le fameux panégyrique de Pline; mais l'auteur nous dit en confiance qu'il n'y avait pas de moyen, de son temps, d'écrire l'histoire. (PICHON 1814: 280-281).

La condamnation est rude, sans appel: «parole à vide», «boursouflure», «phrases […] ambitieuses» qui ne «signifient» rien, «traits d'esprit», «pays des romans», «fausse éloquence»… à cet égard, nous, Modernes, ne sommes jamais loin de partager l'avis de Pichon, et de clamer, à sa suite, notre préférence pour l'éloquence «mâle et franche» (PICHON 1814: 281). Considérés avec distance et ironie (à tout le moins), les discours

[2] On consultera sur cette question: Barbara CASSIN, « Consensus et création des valeurs. Qu'est-ce qu'un éloge?», dans DROIT Roger-Pol (éd.), *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne ?*, Paris, Le Monde Éditions, 1991, p. 273-299.

de circonstance et d'occasion nous paraissent, en outre, figés dans un temps – celui du discours – qui n'est plus le nôtre. Les faits (la carrière d'untel, la gloire ou les hauts faits d'un autre, etc.), racontés le plus souvent à la hâte et sans grande conviction, nous semblent toujours, peu ou prou, appartenir à un passé révolu: pétrifiés dans le monde d'hier. Lequel nous concerne, au mieux, pas vraiment, au pire, pas du tout. C'est justement ce qui nous met en porte-à-faux face à l'épidictique et rend l'adhésion au discours difficile, sinon impossible. En effet, que ce genre soit, précisément, pour Aristote et ses contemporains, celui du *présent*, n'a plus de sens pour nous. Le Stagirite demeure pourtant catégorique sur ce point:

> Il y a des temps pour chaque genre: pour le conseiller, l'avenir […]; pour le plaideur, le passé […]; pour le genre épidictique appartient principalement le présent: c'est en raison d'événements contemporains que tous les orateurs louent ou blâment; mais souvent aussi on tire argument du passé en l'évoquant et de l'avenir en le conjecturant (ARISTOTE, *Rhétorique*, I, 1358b 13-19).

Partant, je fais l'hypothèse que ce sentiment d'étrangeté et de décalage quant au temps du discours épidictique est le fruit d'une rupture entre la «foudre» et la «fleur»; entre les conquêtes de l'esprit et les fragilités du corps; entre la pratique rhétorique et les émotions politiques –démocratiques, devrais-je dire. En somme, nous avons perdu la faculté ou, plus exactement, la sensibilité qui rendait les auditeurs de jadis capables d'éprouver en commun, c'est-à-dire de rattacher, de relier, une mise en gloire singulière et ponctuelle à l'*ici* et au *maintenant* de la communauté, donc à son présent. En fait, ce que l'on a perdu, faute de l'exercer, c'est, tout autant, la capacité de fréquenter *au présent* le lien en question, que celle de préparer notre esprit et, d'une certaine manière, notre «âme», afin de pouvoir faire l'expérience commune du lien qui, justement, relie l'hier (que l'on rappelle) et le demain (que l'on prépare). Selon Martha Nussbaum, c'est en s'exerçant, via la rhétorique, à ouvrir son âme «à un monde riche, subtil, complexe» qu'on se donne, en même temps, «les capacités de pensée et d'imagination qui nous rendent humains et font de nos relations des relations humaines riches, plutôt que des relations de simple usage et manipulation». Il existe, selon elle, un lien étroit entre la «santé interne de toute démocratie» et l'exercice des capacités d'imagination, c'est-à-dire aussi d'émotion des citoyens qui la constituent (NUSSBAUM 2011: 14-15). Or, l'effort (largement inconscient, du reste) que l'on produit jour après jour pour réduire son «âme» au silence; la rendre aussi insensible qu'inébranlable face aux heurts du monde, et ceci pour être en mesure d'agir dans une direction principalement instrumentale, invite, au contraire, à regarder les moments épidictiques avec scepticisme et défiance; à moquer leur inutilité. Car avec eux, a-t-on l'habitude de dire, il s'agit surtout de «parler pour ne rien dire» (PICHON 1814: 281).

L'idée que j'entends défendre dans ces pages revient à dire que nous avons appris à considérer ces moments, ces occasions-là, comme le véhicule de choses sans beaucoup importance, et plus, à tourner ce qui fait lien en dérision. Si l'on se déplace encore pour entendre de tels discours, c'est avant tout pour montrer sa présence, nullement (ou alors très rarement) pour communier et ressentir le lien *vivant* qui nous rattache aux autres. C'est, à mon sens, sur ce mode défiguré et déshumanisé que se déroule la grande part de nos échanges avec les institutions politiques sécularisées propres aux sociétés modernes – à tout le moins celles d'Europe continentale. Institutions qui ont été dépouillées de leur dimension sacrée pour les rendre, estime-t-on, plus rationnelles, plus fortes, plus sérieuses, plus efficaces. Institutions, au sein desquelles, la transcendance, la spiritualité, mais aussi le corps, les émotions, le «féminin» (celui dont parle Martha Nussbaum au fil

de *Political emotions*, son ouvrage paru en 2013), ont fait l'objet, dans le temps long, d'un radical travail de sape. Et ceci dans l'intention de promouvoir la seule «mâle et franche éloquence»; l'esprit de virilité. C'est pourquoi, nous ressentons aujourd'hui un vrai malaise et refusons, par principe (démocratique) mais aussi par honte, d'éprouver dans l'espace politique des émotions collectives produites, révélées ou ravivées par la parole épidictique. Celle-ci invite, en effet, à prendre conscience de l'importance des autres; de leur valeur; du respect qu'on doit leur témoigner; de ses propres limites. Des autres sans lesquels, précisément, la communauté ne serait pas. Nous rejetons de telles émotions car nous y voyons un signe de faiblesse; une remise en cause de l'idéal d'autosuffisance et de contrôle porté par la modernité politique (NUSSBAUM 2004, 2011). Nous les rejetons car nous croyons, à tort, qu'être *fort* c'est, justement, n'être pas *fragile* (GUSDORF 1960: 58). Très concrètement, dans la mesure où elles constituent le support d'un lien vécu ensemble, celui d'une véritable *intimité collective*, les émotions épidictiques manifestent ce qui les rend inacceptables à nos yeux de Modernes (mais, à l'inverse, fondamentales aux yeux des Anciens), à savoir: l'interdépendance solidaire des membres de la communauté et, par conséquence, leur plus grande vulnérabilité – une vulnérabilité regardée de façon positive, et non pas négative comme aujourd'hui.
Dans la suite de cette contribution, je proposerai d'abord de redécouvrir, avec Chaïm Perelman, la nature pleinement rhétorique du genre épidictique (I), puis je préciserai dans quelle mesure celui-ci peut être envisagé à la fois comme base et comme centre de l'édifice rhétorique – partant du système démocratique (II). Je terminerai alors en formulant trois propositions pour repenser ce genre-là sous l'angle du «détour» et du désordre. Ceci nous aidera à mieux comprendre son fonctionnement et l'équilibre qu'il permet d'instaurer (III).

1. Lien rhétorique, lien démocratique

Les discours épidictiques se situent désormais en un lieu (commun) et un temps (le présent) auxquels nous n'avons plus *vraiment* accès. Nous nous sommes fermés à l'un comme à l'autre faute d'avoir pu (ou plutôt su) conserver, par l'exercice, nos facultés rhétoriques d'invention, d'imagination et de mise en fiction. En effet, ces facultés (indispensables pour participer au lien épidictique, le pratiquer) ont été dénoncées, puis progressivement évacuées des programmes d'enseignement scolaire au motif qu'elles gâtaient l'esprit des jeunes gens. En France, cas exemplaire, Gustave Lanson (grand pourfendeur de la rhétorique à la fin du XIX^{e} siècle et réformateur de l'Université) devait justement s'en prendre, avec une rare violence, aux «jeux aventureux du goût subjectif, de la logique imaginative et de la rhétorique brillante». Selon lui, une éducation qui promeut l'imagination autant que la sensibilité pousse la jeunesse dans les travers douteux de «l'invention artistique des idées». Elle «porte à créer un monde idéal plutôt qu'à observer le monde réel» (LANSON 1902: 20-21). Autant d'attitudes jugées contraires à la bonne direction de l'esprit; contraires au progrès moral et politique que Lanson, avec d'autres, appelle de ses vœux. Son contemporain, le linguiste Michel Bréal défend des positions similaires lorsqu'il critique (prétextant leur dangerosité) les «exercices littéraires» qui donnent l'occasion de mettre en scène, de communiquer des émotions et des sentiments *de sens commun*. Lesquels, regardés avec mépris, relèvent selon lui de la pure et simple «convention»:

> [L]'élève, appelé toujours à sortir de lui-même, prendra l'habitude d'exprimer des sentiments de convention; les exercices littéraires de la classe seront pour lui ce qu'est le théâtre pour l'acteur. Ce sont les premiers symptômes d'une maladie

> intellectuelle qui consiste à se payer de mots, à s'enfermer dans un rôle et à tirer de sa tête les passions qu'on ne ressent point. Combien il vaudrait mieux donner à nos collégiens des exercices plus modestes, mais plus utiles et moins dangereux! (Bréal 1873: 241-242).

Dans un tel contexte, le lien social que véhicule le discours épidictique ne peut manquer de faire problème. En effet, ce lien manifeste, ici et maintenant, la présence des autres, de tous les autres (ceux d'hier, d'aujourd'hui, de demain), avec lesquels, et sur lesquels, il importe de compter. Des autres, avec lesquels il convient d'apprendre à inventer, à imaginer un monde commun sur fond d'émotions partageables qu'il faut alors «tirer de sa tête» pour s'y *habituer*. Des autres, donc, qui rendent notre rapport au monde, certes plus riche, mais également plus incertain, plus risqué, plus précaire. Le monde, dès lors, est moins prévisible parce qu'il est plus humain. Il témoigne de liens qui ne sont jamais totalement maîtrisables. Or, la société, née du machinisme et de la pensée technologique[3] des XVI^{e}-XVIII^{e} siècles, est parvenue, au contraire, à ériger la prévisibilité en idéal d'un monde (froidement) calculable. Dans un même mouvement, l'enseignement s'est vu chargé de promouvoir l'idée de précision, l'exactitude, l'efficacité, l'utilité, le contrôle de soi et du monde; d'en faire les qualités propres à l'homme vrai, moderne et rationnel. Inversement, en tant que «symptômes d'une maladie intellectuelle», la perte de contrôle, l'à peu près, le flou, l'incertain, le passionnel ont fait l'objet d'un systématique discrédit: tant scientifique que social et moral. Dans l'intention de faire barrage aux «jets d'imagination» et à la «brillante invention qui donne l'habitude de ne pas regarder ce qui est»; pour en finir avec l'amplification propre à l'épidictique, G. Lanson propose alors (dans une conférence donnée à début du XX^{e} siècle) de constituer le «rapport d'affaire» en nouveau «modèle de la composition». Rien de tel, lit-on, que «l'exposé exact, ordonné et lumineux, sans éloquence, sans poésie, sans artifice littéraire, d'une question déterminée, dont la solution dépend d'un choix et d'un examen des faits» (LANSON 1903: 175-176).

Comprenons bien, la fragilité insistante dont le lien épidictique est porteur met (potentiellement) le spectateur dans une situation difficile. Il le confronte à la honte de ne pouvoir se reposer sur son propre «choix», ni sur le seul «examen des faits». Or, comme le souligne encore M. Nussbaum, la honte forme une «réaction quasiment universelle à la vulnérabilité humaine […] bien plus intense chez les gens qui ont été élevés selon le mythe du contrôle total plutôt que selon un idéal de besoin mutuel et d'interdépendance» (NUSSBAUM 2011: 54). Inutile de dire combien le mythe de la maîtrise et de l'invulnérabilité est prégnant dans les sociétés qui jugent le monde calculable en tous points. On comprend alors pourquoi l'épidictique constitue un genre de discours éminemment difficile à accepter dans l'espace politique et institutionnel des démocraties modernes: là où le *sens du précaire* a du mal à courir. Très précisément, l'épidictique invite (c'est même, je crois, sa vocation première) à se sentir solidaire et dépendant des autres, *vulnérable* donc, dans un contexte social, scientifique et éducatif qui, tout à l'inverse, nous apprend à lutter contre cette vulnérabilité réputée honteuse. En effet, nous construisons et définissons sans arrêt notre identité à l'intérieur d'une vision du monde où «le succès consiste à être au-dessus du corps et de ses fragilités» (NUSSBAUM 2011: 48), mais aussi au-dessus des autres: au-dessus du lien qui, justement, nous rattache à eux. Ceci dit, et contrairement à ce qu'on pourrait croire, le genre épidictique – dans l'esprit des Anciens – ne vise pas à créer un sentiment ou un désir de puissance (désir totalitaire et arrogant) né de la glorification des héros et d'une mise en opposition d'un

[3] Voir à cet égard KOYRE (1948: 806-823).

«Nous» (digne d'éloges) avec un «Eux» (digne de blâmes). Il s'agit là d'une lecture possible mais superficielle. En fait, le but de l'épidictique n'est pas tant de faire naître un sentiment de puissance, que de donner corps à une «force» telle que la présente Gusdorf: une force consciente de ses limites; consciente de sa faiblesse; consciente de sa *fragile* grandeur. La force des Anciens prend corps dans la confiance en l'homme – une confiance lucide mais sans illusions démesurées. Nous sommes ici bien loin de «l'idolâtrie de soi par soi [ou du] culte d'une entité imaginaire, substituée à la personne, et que l'on se figurerait inaccessible aux menaces du destin» (GUSDORF 1960: 107). Cette force-là suppose toujours de «se fonder sur plus que soi». Elle «vient à l'homme par-delà toute assurance lorsqu'il a une fois choisi le chemin de l'obéissance et de la fidélité dans le service aux valeurs» (GUSDORF 1960: 112). Mais, cette force, d'une certaine manière, nous est devenue incompréhensible; inaccessible; invivable.

À cette étape de notre enquête, il importe de clarifier la signification, mais aussi les implications du déclassement propre au genre épidictique. Pour ce faire, je propose de porter attention aux premiers travaux que Chaïm Perelman consacre à la rhétorique – nous sommes alors à la fin des années 1940. Ce détour pourra étonner le lecteur, je le conçois aisément. Il n'empêche, la démarche et les intuitions perelmaniennes sont d'une importance capitale pour notre propos. Voici l'idée: dans «Logique et rhétorique» (l'article programmatique que Perelman publie en 1950 avec sa collègue Lucie Olbrechts-Tyteca), les auteurs du *Traité* réservent au genre épidictique près de trois pages de leur texte – soit dix pourcents. Les deux autres genres, plus rapidement traités, ne disposent, pour leur part, que de quelques lignes en propre. Le reste est consacré à l'argumentation rhétorique en général.

Ce traitement de choix réservé à l'épidictique signale, d'emblée, combien Perelman et Olbrechts-Tyteca assignent à ce genre-là une dimension rhétorique spécifique; une fonction supérieure, voire première. Les deux auteurs n'ignorent pourtant pas les *lacunes* ou *faiblesses* propres au troisième genre. Lesquelles, au contraire, font le prestige du délibératif et du judiciaire: un adversaire qu'il faut combattre; une bataille qu'il faut mener; une décision qu'il faut prendre sur une question controversée (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 1952: 13). Conscients des difficultés liées à cet état, Perelman et sa collègue entendent dénoncer l'incompréhension qui entoure l'épidictique afin d'en retrouver la nature argumentative. De cette incompréhension a résulté, selon eux, des conséquences sur deux plans: (1) celui du genre épidictique en tant que tel, et (2) celui de la rhétorique toute entière. En un geste audacieux Perelman et Olbrechts-Tyteca rapprochent ainsi le démembrement de la rhétorique, sa disqualification dans la plupart des domaines, et la mauvaise compréhension d'un genre en particulier – l'épidictique, justement:

> C'est cette incompréhension du rôle et de la nature du discours épidictique – qui, ne l'oublions pas, existait bel et bien, et s'imposait donc à l'attention – qui a encouragé le développement des considérations littéraires en rhétorique et a favorisé, entre autres causes, l'écartèlement de celle-ci entre deux tendances, l'une philosophique […], l'autre littéraire. (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 1952: 15-16).

Pour Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca, saisir ce qu'est vraiment la rhétorique, comme tout cohérent, implique de comprendre, en profondeur et avant tout, ce qu'est le genre qui, d'ordinaire, nous semble *le moins rhétorique* des trois. L'intuition est aussi forte qu'elle est déroutante pour nous. Le cheminent que Perelman devait emprunter pour y parvenir l'est également. Reprenons: le genre épidictique – en tant que lieu de la «communion», du rassemblement, de l'union – occupe la première place du système

théorique perelmanien. On pourrait s'attendre à ce que Perelman (logicien déçu) en soit venu à s'intéresser à la rhétorique, donc à l'épidictique, via, par exemple, des réflexions sur l'accord en droit et relatives aux conditions qui rendent cet accord possible. C'est d'ailleurs ce que l'on estime souvent – par erreur. Or, à y regarder de près ce qui, dès le début, pose question à l'auteur belge, ce n'est pas l'accord (ou alors faut-il qu'il soit *préalable*), mais bien le désaccord. Une grande partie de son travail entend, précisément, analyser les conditions dans lesquelles le désaccord raisonné – cette pratique du libre examen et du jugement critique – s'explore et s'exerce par l'argumentation. Qu'on pense notamment à: «Libre examen et démocratie» (1946), «Vérité contre démocratie» (1948), «Le problème du bon choix» (1948), «Philosophies premières et philosophie régressive» (1949), «La quête du rationnel» (1950), «Les notions et l'argumentation» (1955), «De la temporalité comme caractère de l'argumentation » (1958), « Désaccord et rationalité des décisions» (1966), etc. D'ailleurs, c'est bien ce qu'écrit Chaïm Perelman dans une lettre à Marcel Côté (alors jeune doctorant québécois travaillant sur les idées du philosophe belge):

> L'inspiration fondamentale pour l'élaboration de la théorie de l'argumentation ne me vient pas du droit mais de la philosophie [la question étant] d'où vient le désaccord entre les philosophies. Ce n'est qu'à partir de 1953 que j'ai commencé à m'intéresser sérieusement au raisonnement juridique[4].

Faisons un pas de plus: alors que Perelman, de son aveu même, a rencontré la rhétorique par la problématique du désaccord (philosophique, car il est philosophe et inspiré, notamment, par son maître Eugène Dupréel), l'un des premiers textes qu'il consacre à la discipline en question met très clairement l'accent sur le genre qui nous semble le plus éloigné du désaccord et le moins clairement argumentatif. Voilà qui peut sembler contradictoire à plus d'un titre – excepté si l'on envisage un lien privilégié (rhétorique autant que politique) entre désaccord et épidictique. Un lien que Perelman ne formule pas directement mais qu'il sous-entend. Un lien sans lequel nous ne saurions comprendre la rhétorique ni l'aborder comme une «œuvre vraiment humaine» capable de donner carrière au «sens de la responsabilité et de la liberté»(PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 1952: 42-43):

Désaccord	~~Désaccord~~	Désaccord
~~Épidictique~~	Épidictique	Épidictique
Liberté sans conscience	~~Liberté~~	Liberté en conscience
= Chaos, cacophonie, guerre civile	**= Propagande et Totalitarisme**	**= Équilibre rhétorique et politique**
Discorde	Accord obligé	Concorde
Décision irresponsable	~~Décision sans objet~~	Décision responsable

Fig. 1: L'union perelmanienne de l'épidictique et du désaccord

[4] Lettre de Chaïm Perelman à Marcel Côté datée du 4 janvier 1982. Archives et Bibliothèques de l'ULB – Fonds Chaïm Perelman: BE.ULB – A&B – ARCH.089PP (carton 21).

L'entreprise perelmanienne, parce qu'elle est humaniste, vise à mettre en évidence l'intrication entre l'un (le désaccord) et l'autre (l'épidictique); à récuser leur opposition trop facile. En démocratie, le bon fonctionnement de l'un suppose *toujours* le bon fonctionnement de l'autre et réciproquement – ce que le tableau ci-dessus entend synthétiser. Que serait le désaccord sans l'épidictique, sinon l'expression d'une cacophonie permanente, un chaos et, potentiellement, la guerre civile? C'est pourquoi il est nécessaire «d'accroitre l'intensité d'adhésion» (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 2000: 69) à certaines valeurs en assurant – de façon régulière et concertée – une «communion autour d'elles». De même, que serait l'épidictique sans le désaccord, sinon la dictature d'un accord obligé et toutes les formes de totalitarisme? Raison pour laquelle, l'argumentation rhétorique n'a de sens, d'une part, que si l'on «attache du prix à l'adhésion», d'autre part que si cette adhésion, forcément conditionnelle, «exclut l'usage de la violence» (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 2000: 73) ou celui d'une coercition quelconque. L'équilibre rhétorique et politique (= démocratique) est à ce prix.

2. La place et le statut de l'épidictique dans la pensée perelmanienne

Prenant acte des développements antérieurs, j'entends défendre ici que Ch. Perelman ne confère pas au genre épidictique une seule place mais deux positions complémentaires. Il en fait à la fois la *base* de son système (= sans épidictique, point de rhétorique) et, en même temps, le *centre* (= sans épidictique, point de désaccord, point de critique ni de justification). En somme, pour Perelman, il revient à ce genre primordial la lourde charge de faire fonctionner l'ensemble du système rhétorique autour de lui. Non seulement, l'épidictique rend la rhétorique *possible* – puisqu'il en constitue les racines profondes. Mais encore, il la rend *pratique* et *praticable* car il en est la matière vive, le nutriment. Cette distinction, éclairante et forte, est précisée dans deux paragraphes de l'article programmatique cité plus haut:

> Ne voyant pas nettement de but au discours épidictique, les anciens étaient donc enclins à le considérer uniquement comme une sorte de spectacle, visant au plaisir des spectateurs et à la gloire de l'orateur, par la mise en valeur des subtilités de sa technique. Celle-ci devient donc un but en soi. Aristote lui-même [la critique est peu charitable, mais passons] ne semble saisir que l'aspect agrément, apparat, du discours épidictique. Il ne perçoit pas que les prémisses sur lesquelles s'appuient les discours délibératifs et judiciaires, dont l'objet lui paraît si important, sont des jugements de valeur. *Or ces prémisses, il faut que le discours épidictique les soutienne, les confirme.* (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 1952: 14, je souligne).

Si aucun discours épidictique ne venait jamais *soutenir* ni *confirmer* – même de façon minimale et temporaire – certaines valeurs réputées socialement importantes pour une communauté donnée, les locuteurs seraient démunis, incapables de «jugements de valeur». En fait, la formulation de tels jugements (dans l'arène judiciaire ou délibérative) implique toujours, on le comprend sans peine, d'avoir des valeurs à juger, des principes à critiquer, des lieux communs à dénoncer. Sans discours épidictiques dignes de ce nom, sans racines un tant soit peu stables, sans prémisses disponibles, personne ne pourrait jamais formuler autre chose que des jugements vides de sens et, partant, *sans* valeurs (à défendre). Toutefois, s'il constitue la base du système rhétorique, son soubassement, ou encore sa tête, l'épidictique en est également le centre: la partie

mobile, les jambes. Partant, le troisième genre (qui, tout compte fait, forme le premier des trois) permet l'articulation de tout l'édifice: sa mise en pratique comme sa mise à l'épreuve. En effet, la «communion» que cherche à recréer l'épidictique, tout en sachant qu'elle

> ne détermine pas un choix immédiat, détermine toutefois des choix virtuels. Le combat que livre l'orateur épidictique est un combat contre des objections futures; c'est un effort pour maintenir la place de certains jugements de valeur dans la hiérarchie ou éventuellement leur conférer un statut supérieur. […] *Aussi le genre épidictique est-il central dans la rhétorique*. (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 1952: 14, je souligne).

En d'autres termes, comme l'exprime le schéma ci-dessous, l'épidictique n'est pas seulement la condition de possibilité, la racine des autres discours rhétoriques (qu'ils ressortissent du judiciaire ou du délibératif), mais constitue aussi, en tant qu'événement récurrent et régénérateur, la source même de leur vitalité permanente. Parce qu'il assure, tout à la fois, la stabilisation et la circulation des valeurs (d'où la forme sphérique et symétrique du schéma), ce genre permet la continuité tangible, la cohérence, entre le passé, le présent et le futur de la communauté. À cet égard, Chaïm Perelman va plus loin qu'Aristote lui-même. D'une part, il fait de l'épidictique un lieu de dialogue entre ces trois temporalités. D'autre part, il en fait un lieu qui, à travers ce dialogue même, ouvre la voie à un «combat» (qui, toujours, peut se faire jour dans l'avenir) sur les valeurs comme à partir d'elles. Si le «combat» en question ne peut se produire ici et maintenant, dans le *présent* donc – car ce n'est, nous le savons depuis Aristote, ni le lieu, ni le temps –, les genres délibératif et judiciaire sont précisément là pour l'accueillir au moment opportun.

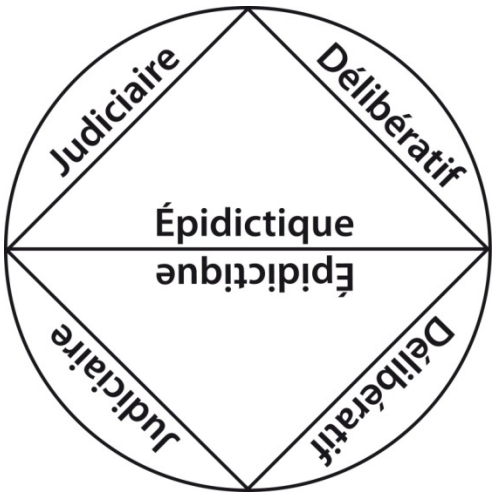

Fig. 2: L'articulation de la base et du centre

On le comprend désormais, le genre épidictique ne saurait être exilé hors du champ de l'argumentation[5]. L'adhésion, ici comme ailleurs, n'est pas gagnée d'avance. En effet, ce serait une «illusion» de croire que «les conditions de [la] communion des consciences

[5] Comme le précisent les auteurs du *Traité* (2000: 72): «L'argumentation est une action qui tend toujours à modifier un état de choses préexistant. *Cela est vrai, même du discours épidictique: c'est par là qu'il est argumentatif*» (je souligne).

soient inscrites dans la nature des choses» (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 2000: 74). Toutefois, si le combat est *ici* retardé, c'est d'abord pour laisser «au gardien protecteur des digues » (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 2000: 72) le temps (qui ne peut être que présent) de colmater les brèches; de protéger un tant soit peu la communauté contre elle-même et contre les menaces qui guettent – la discorde, la peur, le désarroi, le désenchantement. À ce titre, le genre épidictique n'est pas un ramassis de lieux vides ou de trivialités *absolument* indiscutables. Ch. Perelman (de nouveau en collaboration avec sa collègue L. Olbrechts-Tyteca) le rappelle de façon très percutante dans un article paru en 1958:

> *Même lorsqu'elle vise à renforcer l'ordre social* établi, [l'action de l'orateur] ébranle la quiétude de celui auquel elle s'adresse et dont elle veut soutenir les croyances menacées. […] Toute formulation d'adhésion dépasse l'instant présent: on pense adhérer, on déclare adhérer, alors que peut-être on n'adhère déjà plus. [C]ette stabilité relative que l'on confère à l'adhésion en la formulant, n'est malgré tout que très précaire: tout engagement peut être repris. […] Liée à tous les changements qu'entraîne le temps, changement de la personne, changement du contexte argumentatif, l'argumentation n'est jamais définitivement close; il n'est jamais inutile de la renforcer [par le discours]. (PERELMAN et OLBRECHTS-TYTECA 1989: 440-442, je souligne)

De façon audacieuse, Perelman souligne la précarité inhérente au genre épidictique: précarité des valeurs et de l'adhésion. Il invite également à reconnaître cette précarité comme une chance, une occasion, et non pas comme un drame. Le fait de prendre la parole «pour renforcer l'ordre établi» ne vise pas à nier le caractère d'évidence d'un problème ou d'une difficulté quelconque, ni la fragilité des valeurs défendues. Au contraire, il s'agit de rendre manifeste – mais sans le dire, puisque tout le monde le sait, car c'est la loi du genre – le fait qu'il y a bien un problème et que les valeurs défendues sont *réellement* fragiles. Le but n'est pas d'occulter, mais, au contraire, d'assumer cette fragilité.

Pour l'exprimer d'un trait: s'il n'y avait aucun problème et si les valeurs n'étaient pas «précaires» (au sens où l'entend Eugène Dupréel (1939: 89-92)), il n'y aurait tout simplement pas besoin de prendre la parole pour mettre ledit problème entre parenthèses, ni de renforcer les valeurs en question pour lever ou éviter une menace qui n'existe pas. Il n'y aurait, disons-le, aucune raison d'«ébranler la quiétude» de l'auditeur; aucune raison de se mettre à parler, tout en empruntant la voie du détour.

3. L'épidictique comme lieu du détour

Je formulerai, à présent et succinctement, trois propositions (de travail et de réflexion) destinées à investir autant qu'à questionner le défi perelmanien: réunir la critique et l'épidictique; le désaccord et la concorde.

En premier lieu, et pour compléter ce que je viens tout juste de souligner, le discours épidictique ne vise pas à dissimuler la réalité derrière des idées convenues ni des bons mots de circonstance. L'épidictique n'est pas la propagande – tant s'en faut. En fait, son rôle est d'abord d'assumer collectivement la *présence* insistante du *passé*, tout en tenant le fil d'un *avenir* qui, au moins partiellement, nous échappe. C'est pourquoi il convient, pour l'occasion, d'agir de façon détournée: en contournant l'obstacle, la difficulté, la réalité de façon temporaire et *en conscience*. En cela, l'épidictique constitue une voie

vicariante[6]. Une voie que l'on emprunte lorsque la route traditionnelle (pourtant directe et en ligne droite) est devenue impraticable ou inefficace. Voici mon hypothèse: faire *comme-si* tout allait bien; *comme-si* le monde avait du sens; *comme-si* les valeurs étaient solides, indiscutables et acceptées par tous; *comme-si* les liens du mariage étaient indestructibles; *comme-s*i l'ordre du monde était juste, etc. revient, chaque fois, à suivre des chemins *détournés*. Lesquels permettent alors d'assumer collectivement ce qui, bien sûr, n'échappe à personne, mais qu'on ne saurait pourtant formuler d'une seule voix – en ce lieu et ce temps. En l'occurrence, faire *comme-si*, suivant l'idée défendue par E. Danblon, c'est employer un support narratif, c'est-dire une «béquille à une expression difficile» (DANBLON 2002: 189). Une béquille dont chacun reconnaît pleinement la fonction, tout en acceptant, le temps du discours, de ne pas la voir – du moins pas complètement.

Comprenons bien, seule une fiction rassurante et assumée comme telle; une fiction capable d'être le support d'une véritable expérience collective de la beauté, du bonheur, de la justice, de la justesse, de la fraternité, du sens partagé, est susceptible de mettre *temporairement* fin à la cacophonie qui sans cesse menace; susceptible de faire taire les divisions politiques, et de dépasser la singularité irréductible des existences individuelles (DANBLON 2002: 188-190). Pour autant, avec l'épidictique (lorsqu'il est pratiqué et vécu de façon authentique) personne n'est dupe quant à la *réalité* du monde. Le défunt qu'on enterre n'était pas un saint; l'auteur qu'on célèbre n'a pas commis que de bons livres; la carrière de ce retraité n'est pas forcément bien fameuse; Mandela (ou un autre, peu importe) présente sans doute, lui aussi, des aspects critiquables… nul ne l'ignore, mais *ici* et *maintenant* on s'oblige à faire *comme-si* tout le monde était d'accord, *comme-si* l'affaire était close, *comme-si* les faits n'étaient pas sujets à caution. Partant, on saisit l'occasion, le *kairos*, pour dire la concorde au présent, mais aussi pour redonner vivacité, vitalité à la critique qui, hors de l'*ici* et *maintenant*, peut toujours courir – le moment venu. Comme le rappelle Ph.-J. Salazar dans une très belle chronique rédigée lors du décès de Nelson Mandela en décembre 2013:

> Une nécrologie n'est *pas le lieu d'une critique*, mais l'*occasion d'une louange*. On rend hommage au défunt. […] Mandela est mort et *le moment n'est pas encore venu* [de rappeler ses penchants] de manœuvrier, d'avocat rompu aux stratégies de procédure, ni sa dextérité à pratiquer un jeu de discours à double sens, tendant des pièges sophistiques à ses adversaires […]. (SALAZAR 2013, je souligne).

En second lieu, je crois pouvoir avancer que l'épidictique constitue, dans une certaine mesure, un exercice collectif de suspension (non pas des jugements) mais du désaccord. La critique ne saurait, en aucune façon, y prendre place. Cette idée de «suspension des jugements», développée par Emmanuelle Danblon dans son récent *Homme rhétorique*, est particulièrement féconde pour réfléchir ensemble pratique rhétorique et façonnage des décisions en démocratie. Dans les affaires humaines, là où les décisions responsables ne sauraient être soumises à la nécessité, il importe de ménager un espace à la critique; de reconnaître dans l'opinion adverse une position sinon acceptable, du moins discutable. Ceci suppose alors d'être capable – un temps: celui de la «suspension» – de prendre de la distance et du recul par rapport à ses opinions propres en les traitant au même titre que les autres:

[6] Voir sur ce point BERTHOZ (2013).

> Apprendre à suspendre les jugements c'est précisément travailler sur leur nouvelle autonomisation, leur nouvelle objectivité. C'est considérer chaque opinion comme un objet que l'on peut retravailler, façonner en l'observant d'un point de vue extérieur. Faut-il partir en guerre contre l'ennemi, récolter de nouveaux impôts, fermer des écoles? Cela se débat et plusieurs points de vue peuvent être défendus. Une façon de l'exercer, nous disent les sophistes: les défendre soi-même, tour à tour, afin de s'habituer à les objectiver, c'est-à-dire à les concevoir comme des opinions et non comme la vérité. […] La suspension des jugements nous plonge d'emblée dans la critique, ce levier des décisions dans les sociétés ouvertes. (DANBLON 2013: 127-129).

Précisons de suit: le genre épidictique, en tant qu'exercice politique, fonctionne suivant des modalités communes mais inversées par rapport à la «suspension des jugements». (1) Le point de vue qu'il faut adopter est certes extérieur, mais il est recentré (sur la communauté; ses valeurs; ses principes), non pas surplombant. (2) Il ne s'agit pas de faire l'expérience de la diversité des opinions possibles, mais de prendre en charge une fiction *univoque* capable d'assurer la *communion* du groupe. (3) En outre, s'il s'agit bien de se mettre en «vacance» ou en retrait, ce n'est pas pour rencontrer la critique mais pour fréquenter la concorde. (4) Ceci étant, dans les deux cas, c'est une expérience vicariante qui se joue. On accepte de faire un détour, de prendre un chemin de traverse, de se mettre à l'écart, pour éprouver quelque chose que le flux de la vie, d'ordinaire, rend inaccessible.

Enfin, ma dernière proposition – qui, du reste, complète la précédente – vise à retenir l'épidictique comme le lieu propre au dialogue entre l'ordre et le désordre. Lesquels, explique le socio-anthropologue Georges Balandier, «sont comme l'avers et le revers d'une monnaie: indissociables» (BALANDIER 1988: 117). Ce n'est ici qu'une hypothèse: l'épidictique pourrait se trouver *mutatis mutandis* du côté des fêtes et des carnavals des sociétés traditionnelles. Le but est avant tout de dénoncer, en l'inversant, le désordre du monde; de présenter le revers heureux d'une réalité (plus ou moins) incertaine, médiocre, dramatique, difficile à saisir, insupportable. Comme l'écrit G. Balandier:

> Le monde présent est à l'envers, gouverné par l'injustice et le mal, gros de catastrophes à venir, il doit être effacé afin qu'un monde nouveau, à l'endroit, lui succède. (BALANDIER 1988: 121).

En fait, les discours épidictiques présentent un monde à l'endroit où tout est ordre, harmonie et justice: un monde où les défunts sont des êtres exceptionnels; où les jeunes mariés viennent d'accueillir une vie de bonheur et de délices; où l'avenir promet des lendemains qui chantent. Toutefois, comme *mise en fiction*, la fonction de l'épidictique n'est pas d'«effacer» (au contraire de la propagande) la réalité du monde tel qu'il fut ni tel qu'il s'annonce. Il s'agit d'abord d'offrir des ressources circonstancielles, des outils, pour lutter contre la *discorde* qui toujours menace; lutter contre elle en préparant la réplique. Le discours vient «mettre de l'ordre dans les mots, [c'est-à-dire] mettre de l'ordre entre les pensées, mettre de l'ordre entre les hommes» (GUSDORF 1953: 37). En somme, le discours épidictique ne dit pas que l'ordre (du discours) vaut infiniment mieux que le désordre vécu et bien réel du monde. Il ne dénonce pas ce désordre en tant que brisure inacceptable dans l'unité – laquelle serait idéale, platonicienne. Au contraire, il invite à regarder la continuité même de l'ordre et du désordre; à tenir ensemble ces deux bouts pour ouvrir la voie à l'exercice d'une liberté consciente d'elle-même et à la

prise de décisions responsables[7]. C'est justement cette dualité assumée qui transparaît dans le remarquable et vibrant discours prononcé par André Malraux le 2 septembre 1973 au Plateau des Glières (en Haute-Savoie), à l'occasion de l'*Inauguration du monument à la mémoire des martyrs de la Résistance*. Je me permets de livrer cet extrait à la réflexion du lecteur:

> Passant, va dire à la France que ceux qui sont tombés ici sont morts selon son cœur. Comme tous nos volontaires depuis Bir Hakeim jusqu'à Colmar, comme tous les combattants de la France en armes et de la France en haillons, nos camarades vous parlent par leur première défaite comme par leur dernière victoire, parce qu'ils ont été vos témoins. […] Le mot Non, fermement opposé à la force, possède une puissance mystérieuse qui vient du fond des siècles. Toutes les plus hautes figures spirituelles de l'humanité ont dit Non à César. Prométhée règne sur la tragédie et sur notre mémoire pour avoir dit Non aux dieux. La Résistance n'échappait à l'éparpillement qu'en gravitant autour du Non du 18 juin. Les ombres inconnues qui se bousculent aux Glières dans la nuit de Jugement dernier n'étaient rien de plus que les hommes du Non, mais ce Non du maquisard obscur collé à la terre pour sa première nuit de mort, suffit à faire de ce pauvre gars le compagnon de Jeanne d'Arc et d'Antigone… L'esclave dit toujours oui. (MALRAUX 1996: 957-958).

4. Conclusion

Je terminerai cette contribution en soulignant que, contrairement à une idée reçue et tenace, le genre épidictique est moins le lieu véhiculaire des «lieux communs» (poncifs, idées reçues, évidences), qu'il n'est *le* lieu commun par excellence. Les discours qui s'y tiennent visent à ressaisir les forces diverses, éparses et même (souvent) contradictoires de la communauté; à donner, malgré tout, cohérence à celle-ci dans l'*ici* et *maintenant*. La fonction du genre est d'actualiser ce qui est commun, c'est-à-dire de revitaliser le sentiment d'appartenance pour que le désaccord, hors de ce lieu et de ce temps, puisse s'exprimer en conscience et en liberté. De fait, l'épidictique vient redonner du sens et de la saveur à la critique en offrant, justement – le détour est là –, l'occasion de la mettre en suspens.

Partant, dans ce *lieu*, qu'il faut regarder comme un intervalle, un entre-deux, il est possible (sur un mode fictionnel) de passer du «chaos» au «cosmos», et, plus encore, de «réaffirme[r]» ce passage en montrant comment «la perspective ascendante doit l'emporter sur les menaces de déchéance». La mise en fiction (assumée et vécue comme telle) peut alors servir de support au progrès. Elle invite à convertir son regard; à faire preuve d'invention et de souplesse pour repenser l'articulation entre passé et avenir, ordre et désordre, accord et désaccord, soi et les autres.

En fait, l'orateur de l'épidictique (lequel, encore une fois, n'a rien à voir avec le propagandiste) incarne cet «homme de parole» si cher à Georges Gusdorf. Un homme qui, en réaffirmant la présence (en ce lieu et ce temps) de certains principes, valeurs, limites, se constitue en prophète d'un monde à l'endroit qui pour n'être pas *réel* n'est pas non plus pure *illusion*. Un homme dont le verbe «fixe la détermination de l'homme, qui par la promesse et le serment prouve à lui-même et aux autres qu'il est maître de son existence dans le temps» (GUSDORF 1953: 119).

Bibliographie

[7] Je renvoie au tableau synthétique proposé dans la première partie de cet article.

ARISTOTE (1967) [1938], *Rhétorique*, I, trad. Médéric Dufour, Les Belles Lettres, Paris.

BALANDIER, Georges (1988), *Le désordre. Éloge du mouvement*, Fayard, Paris.

BERTHOZ, Alain (2013), *LaVicariance : Le cerveau créateur de mondes*, Odile Jacob, Paris.

BRÉAL, Michel (1873), *Quelques mots sur l'instruction publique en France*, Hachette, Paris.

CASSIN, Barbara (1991), «Consensus et création des valeurs. Qu'est-ce qu'un éloge?», in DROIT, Roger-Paul (édité par), *Les Grecs, les Romains et nous. L'Antiquité est-elle moderne?*, Le Monde Éditions, Paris, pp. 273-299.

DANBLON, Emmanuelle (2013), *L'Homme rhétorique: culture, raison, action*, Éd. du Cerf, Paris.

DANBLON, Emmanuelle (2002), *Rhétorique et rationalité. Essai sur l'émergence de la critique et de la persuasion*, Éd. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.

DOMINICY, Marc, et FRÉDÉRIC, Madeleine (édité par) (2001), *La mise en scène des valeurs: la rhétorique de l'éloge et du blâme*, Delachaux et Niestlé, Lausanne-Paris.

DUPRÉEL, Eugène (1939), *Esquisse d'une philosophie des valeurs*, Librairie Félix Alcan, Paris.

FUMAROLI, Marc (1982), «Les enchantements de l'éloquence : "Les fées" de Charles Perrault ou De la littérature», dans FUMAROLI, Marc (éd.), *Le statut de la littérature. Mélanges offerts à Paul Bénichou*, Droz, Genève, pp. 153-186.

GUSDORF, Georges (1960) [1956], *La Vertu de force*, PUF, Paris.

GUSDORF, Georges (1953), *La Parole*, PUF, Paris.

KOYRÉ, Alexandre (1948), «Du monde de l'à peu près à l'univers de la précision», dans *Critique*, tome IV, n 28, pp. 806-823.

LANSON, Gustave (1903), «Les études modernes dans l'enseignement secondaire», dans LAVISSE, Ernest, CROISET Albert *et al.*,*L'Éducation de la démocratie. Leçons professées à l'École des Hautes Études sociales*, Paris, Librairie Félix Alcan, Paris, pp. 157-188.

LANSON, Gustave (1902), *L'Université et la Société moderne*, Paris, Armand Colin, Paris.

MALRAUX, André (1996) [1973], *Inauguration du monument à la mémoire des martyrs de la Résistance*, dans *ID.*, *Œuvres complètes*, t. III, M.-F. Guyard (éd.) avec la

collaboration de J.-Cl. Larrat et Fr. Trécourt, Gallimard, coll. «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, pp. 956-963.

NICOLAS, Loïc (2009), «La fonction héroïque: parole épidictique et enjeux de qualification», dans *Rhetorica. A journal of the History of Rhetoric*, University of California Press, Berkeley, vol. XXVII, Issue 2, pp. 115-141.

NUSSBAUM, Martha (2013), *Political Emotions:Why Love Matters for Justice*, Harvard University Press, Cambridge.

NUSSBAUM, Martha (2011 [2010]), *Les Émotions démocratiques: Comment former le citoyen du XXI^e^ siècle?*, trad. Solange Chavel, Climats, Paris.

NUSSBAUM, Martha (2004), *Hiding from Humanity: Disgust, Shame, and the Law*, Princeton University Press, Princeton.

PERELMAN, Chaïm, et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (2000) [1958], *Traité de l'argumentation: la nouvelle rhétorique*, édité par Michel Meyer, 5e éd., Éd. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles.

PERELMAN, Chaïm, et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (1958), «De la temporalité comme caractère de l'argumentation» (1958), dans *Rhétoriques*, Éd. de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, pp. 437-467.

PERELMAN, Chaïm, et OLBRECHTS-TYTECA, Lucie (1952 [1950]), «Logique et rhétorique», dans *Rhétorique et philosophie. Pour une théorie de l'argumentation en philosophie*, PUF, Paris, pp. 1-43.

PICHON, Louis-André (1814), *De l'état de la France sous la domination de Napoléon Bonaparte*, J. G. Dentu, Paris.

SALAZAR, Philippe-Joseph, «Mandela Orateur», 6 décembre 2013, chronique consultable en ligne: http://www.lesinfluences.fr/Mandela-Orateur.html.